

# le libertaire

Rédaction : SEBASTIEN FAURE  
Administration : PIERRE MUALDES  
9, rue Louis-Blanc, Paris (10<sup>e</sup>)

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

## PRODUIRE BEAUCOUP ET CONSOMMER PEU

C'est une règle à appliquer aux bourgeois qui gaspillent et ne produisent rien.

Et non aux ouvriers qui produisent tout et se serrent la ceinture.

## La pourriture bourgeoise

Comme toutes les classes parvenues à leur déclin, la classe bourgeoise a perdu les quelques qualités qu'elle possédait en période de croissance et il ne lui reste plus que les infirmités, les tares et les afflictions moribondes qui sont le fatal et triste cortège de la décrépitude.

Il faudrait la faculté d'observation aiguë et subtile d'un Balzac et, aussi, le talent descriptif et la plume brutale d'un Mirabeau pour peindre congrument le *curriculum vitae* d'une famille bourgeoise-type, en l'an 1926.

Quel roman d'incomparable psychologie sociale on pourrait écrire, rien qu'avec ces trois personnages qu'un drame tout récent projette sur l'écran de l'actualité, et dont chacun résume une des trois générations qui, à toute époque, synthétisent une classe finissante : la vieillesse, l'âge mûr, la jeunesse.

Dans ce drame que, pour complaire à leurs lecteurs friands d'informations de ce genre, les journaux ont raconté en détail, la vieillesse, c'est Guyot père ; l'âge mûr, c'est son fils, l'étranger, et la jeunesse, c'est Marie-Louise Béleuguet, l'étranglée.

Tous les trois sont, à des âges différents et dans des conditions diverses, les produits directs et représentatifs du milieu social actuel.

Le père Guyot, un robuste vieillard de soixante-quinze ans, est un assez gros propriétaire du côté de Provins. Il a ramassé une fortune plus que rondelette dans l'exploitation de ses terres, ce qui veut dire dans l'exploitation des paysans qui les cultivaient.

Rapace et avare, il n'a qu'une passion : la ferme ; il l'aime en raison directe de ce qu'elle rapporte. Il est, depuis une trentaine d'années, maire de sa commune.

Depuis trente ans !...

Ainsi, la politique bascule de droite à gauche et de gauche à droite, les partis plus opposés se succèdent au pouvoir ; et lui, le père Guyot, gros propriétaire, soumis pourtant, comme tous les maires, au renouvellement de son mandat municipal, garde son écharpe de premier magistrat de sa commune. Ce simple fait en dit long sur la domination que, par la force des picailles, il fait peser sur les pauvres bourgeois de son voisinage !

J'ai dit que ce vieillard n'a qu'une passion : la terre ; qu'un culte : l'argent. J'ai fait erreur. Ce fermier, madré et grippé-sous-a, paraît-il, un autre culte.

La presse bien pensante nous le présente comme un « incorruptible », poussant le respect de la Loi, l'amour de la Justice, l'affection au Devoir, la religion de l'Honneur (n'en jetez plus...) jusqu'à l'idolâtrie.

Souvent, cette idolâtrie se manifeste, en l'occurrence, par un geste ignoble qui, aux yeux de quiconque, n'a pas l'âme sordide d'un mouchard, suffit à déshonorer irrémédiablement celui qui l'accomplit. Ce geste consiste à livrer son fils à la police ! sans conditions, croyez-le.

Le vieux Guyot est un père infâme, qui négocie la livraison de son fils comme s'il s'agissait de l'opération la plus naturelle et la plus locale au monde !

Et voici le digne fils de ce père immonde : Celui-là est un mélange bizarre — mais devenu classique — de rural et de citadin. Il tient le milieu entre le premier : prudent et économique, et le second : casse-cou et dépendre.

Du terrain qu'il est resté, il a gardé cette astuce et cette arrière-garde au gain qui caractérisent le villageois même cossu ; du second qu'il est devenu, il a acquis promptement l'aplomb, la confiance en soi, l'égoïsme batailleur et les habitudes dispendieuses.

Jeune encore, il a quitté son trou et s'est installé à Paris dont, comme et après tant d'autres, il rêvait de faire la conquête.

Intelligence moyenne, culture médiocre, nature aventurier, tempérament brutal, cœur sec et féroce personnel, il se dit que, riche de culot et pauvre de scrupules, il avait toutes chances de faire fortune. C'est à la Bourse du commerce et des valeurs, c'est aux opérations aventurieuses, au hasard et au risque-tout de la spéculation qu'il confie sa destinée. Il y réussit, parfois, assez bien, et parvient à s'y tailler une situation brillante sinon solide.

Dès lors, il ne se refusera plus rien : existence large, apparemment somptueux, autos, voyages, femmes, il connaît toutes les satisfactions du parvenu, les seules, au demeurant, dont il eût soif. Et il s'y désaltéra à longs traits.

Fit-il la guerre ? La presse a négligé de nous le dire. Mais on peut hardiment affirmer qu'il avait la mentalité de ceux qui l'ont faite : cette sorte de fatalisme qui pousse l'individu à se hâter de vivre, dans l'incertitude où il est du lendemain ; ce mépris de la vie humaine qui rend cruel et transforme automatiquement un violent en un assassin ; cette avidité rapace, qui exige une fortune édifiée rapidement, sans talent spécial, sans connaissances ni aptitudes particulières, sans effort continu ; cet amour immoderé et cet usage excessif des plaisirs et de l'orgie ; cette immolation froide, farouche, coûte que coûte et sans

hésitation, de tous les obstacles qui se dressent entre soi et le but qu'on s'est asséné.

Les quarante-cinq ans de Guyot s'étaient, au début, follement amoureux des vingt ans de Marie-Louise Béleuguet. Pour jouir de ce printemps délicieux, son automne avait prodigué les promesses et, du jour où il se vit dans l'obligation de tenir ses engagements ou d'en violer l'exécution par la suppression de celle dont il avait juré de faire sa femme légitime, il ne recula pas devant le crime qui, seul puisse mettre fin aux misères en demeure qui l'obsédaient : ses doigts s'inscrivrent dans cette gorge où la menace avait succédé à la supplication.

Le crime, n'est-il pas l'image fidèle, l'exacte reproduction de celui que commet froidement, cyniquement, la société bourgeoise chaque fois que, las de supplier, les déshérités menacent et s'appretent à agir ? Les classes dirigeantes commencent par promettre aux classes opprimées le Bien-Etre et la Liberté ; puis, quand celles-ci viennent celles-là de tenir leurs engagements, quand cette sommation se traduit par la révolte, l'insurrection, la grève et le soulèvement des masses exaspérées, l'Etat, expression et instrument de la domination des Maîtres, ordonne le massacre et c'est le silence des cimetières.

Telle est la loi de l'Histoire ; tel est le fait constant.

\*\*\*

Quant à l'infortunée Marie-Louise, bien que victime, elle tient dans l'horrible drame, un emploi qui cadre avec celui des deux autres personnages et ne dépare pas l'ensemble.

Elle représente ces millions de jeunes filles qui ambitionnent une situation régulière et considérée dans un mariage avantageux. Elle se serait, sans doute, refusée à un employé, à un ouvrier ; et, croyant réaliser une fructueuse spéculación et placer à gros intérêts l'argent de sa jeunesse et de sa beauté, elle s'est donnée à un spéculateur plus adroit et plus malhonnête qu'elle. Si l'un de nous se fut avisé de traiter de prostitution l'acte par lequel cette jeune fille s'est vendue à un bourgeois prétentieux, nul, brutal, qui aurait pu être son père, mais qui lui faisait entrevoir l'assurance d'une union légitime, cette enfant se fit — très sincèrement peut-être — violenter indignée. Comme la presque totalité des jeunes filles, elle était vraisemblablement convaincue que les jolies toilettes, les riches bijoux, le confort qu'une épouse doit à son mari, ne sauraient être moralement comparés à ceux qu'une femme doit à son amant.

Comme, si le mariage qui, le plus souvent, souille les unions les plus respectables, était capable de purifier les liaisons les plus répugnantes !

\*\*\*

Vieillards, personnes d'âge mûr, jeunes gens, tous ceux et toutes celles qui s'adaptent à la société bourgeoise, en acceptent les principes, en adoptent les sentiments et en épousent les pratiques, vivent dans un état de putrefaction morale d'autant plus pernicieux et mortel qu'ils ne s'en rendent pas compte.

Chaque jour, nous avons à portée de nos regards, le spectacle odieux et repoussant de cette putréfaction. Vivrons-nous longtemps encore au sein de cette pourriture ? Non ; c'est impossible.

Les drames qui s'apparentent à celui dont je viens d'examiner la charpente, ces drames vont se multipliant. Ils sont les symptômes du mal incurable dont est frappée la classe bourgeoise. Ils sont aussi les signes avant-couleurs de sa déchéance. Ils pressagent sa disparition prochaine.

Redoubpons d'activité.

Les anarchistes qui combattent les principes sur lesquels repose le monde actuel, qui réprouvent les passions basses et les sentiments abjects qui propulsent l'âme bourgeoise, ont la redoutable et glorieuse mission de précipiter l'écroulement de ce régime de sang et de pus.

Pénétrons-nous des devoirs que nous imposent cette mission et, quels qu'en soient les difficultés et les périls, accomplissons la tâche que librement nous nous sommes assignée.

SEBASTIEN FAURE.

**Une date à ne pas oublier**

Le 26 août 1922, il y a donc exactement quatre ans, un vaste mouvement de grève avait soutenu contre leur exploitation les ouvriers métallurgiques du Havre. Des tractations étaient en cours pour une diminution de salaires de 10 %.

Toute la population ouvrière du Havre et, on peut le dire, tout le prolétariat militant de ce pays étaient solidaires avec les grévistes.

La résistance se prolongeait. Il fallait en finir.

Résultat : fusillade dirigée sur la foule ; quatre morts, dont un ouvrier espagnol blessé à mort ; état de siège, arrestations et arrachements en masse. Poincaré était, alors, premier ministre comme aujourd'hui. Et c'est à ce sinistre massacre que Jouhaux et ses complices sont allés, ces jours derniers, rendre visite !...

Travailleurs, écoutez-vous de vos frères absents. Soyez-vous du Comité des Forges, du ministère, Poincaré et du régime Jouhaux !

Rappelez-vous qu'entre vos exploiteurs et vous, ce n'est qu'une question de force.

Soyez unis, soyez forts ; alors, vous vaincrez.

Le Libertaire.

## FÉDÉRATION ANARCHISTE-COMMUNISTE PARISIENNE Assemblée Générale

G'EST DIMANCHE PROCHAIN, 29 AOUT,  
TOUTE LA JOURNÉE

que se déroulera l'assemblée générale de la Fédération.

Tous les compagnons de Paris et de banlieue seront présents, ils auront à cœur de redresser le mouvement anarchiste parisien en venant prendre des décisions énergiques et utiles.

Pour une Fédération parisienne puissante !

Pour une propagande, une agitation intensives, pas un militant, pas un membre de groupes, pas un anarchiste-communiste se refusera ou négligera de se rendre à l'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA FÉDÉRATION PARISIENNE, DIMANCHE PROCHAIN, 29 AOUT TOUTE LA JOURNÉE,

SALLE GARRIGUES, 20, RUE ORDENERE.

Métro : Chapelle. Nord-Sud : Poissonniers. Les débats commenceront à 9 heures précises.

### ORDRE DU JOUR :

NOMINATION D'UN SECRÉTAIRE ; AGITATION ; PROPAGANDE DE LA FÉDÉRATION ; DIFFUSION DU MANIFESTE D'ORLEANS ; REDRESSEMENT ÉNERGIQUE DE NOS MÉTHODES PRATIQUES ; LA VIE DES GROUPES.

TOUS A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE !

P.S. — Les membres du G. I. de la Fédération se réuniront à 8 heures du matin, même adresse.

## PROPOS d'un PARIA

Maintenant que le « bureau de la Paix » est enfin formé, que les fidèles ont repris le chemin de leurs patries respectives, que rabbins, pasteurs, évêques et hauts dignitaires macédoniens, après avoir échangé la baiser pour la galerie — ont rejoint leurs officines de mensonge et d'abrutissement, on peut bien parler de choses sérieuses.

Pourtant, un dernier mot ! et que je dédie tout particulièrement à M. Marc Sangnier, impésario de l'Exhibition de Bierville. C'est tout simplement pour lui demander si c'est bien en vertu de ses principes de paix et de fraternité humaine en Jésus-Christ — nom de Dieu ! — qu'il a fait expulser du lieu du congrès deux de nos camarades qui, le plus pacifiquement du monde, distribuaient aux « touristes » de l'endroit de simples bouts de papier imprimerés ? Il est vrai que ces feuilles avaient le grand tort de réclamer d'une façon trop effective la Paix, la vraie, celle qui ne pourra exister que lorsque tous antagonistes se rencontreront.

On sentait que l'on était venu là pour établir un plan de travail sérieux et que si nous ne partagions pas tous les mêmes idées en ce qui concerne les modalités d'application, nous étions tous d'accord, parfaitement d'accord sur le but à atteindre.

Alors ! comme cela nous menait loin, bien loin des querelles byzantines ou boutiquières, très différentes, très discutées avec cordialité, il faut pourtant jamaïs arriver à se faire avec ardeur. Et pourtant jamaïs une note discordante, même un mot blessant ne vinrent troubler l'atmosphère de cordialité qui régnait dans la salle des débats.

Le congrès d'Orléans, à cet égard, marqua une époque dans les congrès. Des opinions différentes, très différentes furent émises, des discussions chaleureuses eurent lieu au cours desquelles chaque interlocuteur défendait sa thèse avec ardeur. Et pourtant jamaïs une note discordante, jamais un mot blessant ne vinrent troubler l'atmosphère de cordialité qui régnait dans la salle des débats.

On sentait que l'on était venu là pour établir un plan de travail sérieux et que si nous ne partagions pas tous les mêmes idées en ce qui concerne les modalités d'application, nous étions tous d'accord, parfaitement d'accord sur le but à atteindre.

Alors ! comme cela nous menait loin, bien loin des querelles byzantines ou boutiquières, très différentes, très discutées avec cordialité, il faut pourtant jamaïs arriver à se faire avec ardeur. Et pourtant jamaïs une note discordante, jamais un mot blessant ne vinrent troubler l'atmosphère de cordialité qui régnait dans la salle des débats.

Le congrès manifesta hautement un esprit de tolérance et de cordialité et il voulut que cet état d'esprit ne fut pas seulement émis avec impunité, s'il ne savait pas opposer une force compacte aux aspirants dictateurs. Cessons donc d'être intrinsègents, d'être sectaires. Cessons de calomnier, d'injurier, de critiquer, de persifler ou de dénigrer le camarade avec lequel nous sommes en désaccord sur des petits points de tactique ou de méthode, mais avec lequel nous sommes d'accord sur le programme et les principes.

Nous avons tous des défauts. Ne nous appesantissons pas trop sur ceux des autres ; travaillons surtout à nous débarrasser des nôtres. Recherchons dans nos camarades non pas ce qui pourraient nous égarer d'eux, mais les qualités qui pourraient nous servir à tous. Mettons en commun toutes les qualités et ne voyons plus que celles-ci dans un camarade. S'il a des défauts, faisons-les lui apercevoir fraternellement à l'ouïe pour qu'il s'en guérisse mais ne les criions pas sur les toits car là nous touchons à la calomnie et, en tout cas, à la méchanceté.

Soyons fraternel et bons. Marivaux qui était un anarchiste sans le savoir, a dit quelque part : « Il faut toujours être trop bon, de peur de ne pouvoir l'être assez ! »

L'anarchie est une doctrine de bonté, commençons par la pratiquer entre nous. Soyons fraternel et bons entre anarchistes ; ce sera la seule façon de pouvoir constituer un bloc assez compact contre les forces de dictature.

C'est tout de suite qu'il nous faut nous préparer contre le fascisme ; c'est aujourd'hui même qu'il faut dresser un mur qui barriera la route aux aventuriers.

Mur dont chaque pierre sera un camarade anarchiste relié avec les autres par ce ciment inattaquable : la bonté et la volonté fraternelle.

Louis Loréal.

## Notre "Libertaire"

Il se produit en faveur de notre LIBERTAIRE, un mouvement de sympathie très marqué.

Nous remercions très sincèrement les camarades qui ont répondu aux appels que nous leur avons adressés depuis le Congrès d'Orléans.

Nous avons dit que ce Congrès devait être le point de départ d'un renouveau anarchiste. Les compagnons l'ont compris et un bon courant se dessine qui a pour effet d'appuyer les efforts qui sont accomplis dans ce sens, tant au G.I. de l'U.A.C. qu'au « Libertaire » et à la Libéralité Sociale.

De nombreux correspondants nous disent que beaucoup de camarades qui avaient cessé de lire le « Libertaire » recommencent à le lire et que de nouveaux lecteurs viennent. Nos amis doivent comprendre que, ne pouvant consacrer aucune ressource à l'extension du journal, nous ne pouvons compter que sur eux, pour faire connaître et lire le « Libertaire ».

C'est un devoir — et ce doit être un plaisir — pour eux, de n'y pas manquer. S'ils le peuvent, qu'ils achètent plusieurs exemplaires du « Libertaire » et qu'ils les fassent lire à leurs camarades de travail. Qu'ils organisent des fêtes au profit de l'U.A.C. et du « Libertaire », qu'ils recueillent des souscriptions.

**Une injustice historique**

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on accuse les révolutionnaires makhnovistes d'avoir organisé des pogroms juifs en Ukraine. Et en ce moment, à la suite du sortir de Semen Petlioura, chef et héros national de l'Ukraine semi-bourgeoise, cette accusation reprend avec plus de force et plus d'imprudence que jamais.

Les milieux juifs, les socialistes juifs surtout, doivent, à mon avis, considérer ce fait très sérieusement, et il serait plus important encore que le peuple juif tout entier s'en occupât. Car c'est ainsi seulement qu'il pourra sans hésiter, sans s'humilier, honnêtement nommer les vrais auteurs des pogroms, responsables de la mort de dizaines de milliers de personnes parmi la paisible population juive de l'Ukraine. C'est ainsi, d'autre part, que les hommes qui se considèrent comme avancés savent prévenir contre le danger de commettre une injustice grossière et de formuler une honnête calomnie contre les révolutionnaires insurgés payans, les makhnovistes. Si les hommes politiques et les socialistes juifs examinaient aussi sérieusement que la chose le mérite ces perfides calomnies, cela les empêcherait de laisser paraître dans les colonnes de la presse juive des mensonges aussi flagrants que celui que je lis dans l'article intitulé : « Dix ans de prison à des organisateurs de pogroms », paru dans le journal « Pariser Hain », publié à Paris (N° du 13 juin) et dans le journal « Volkszeitung », publié en Pologne (N° du 14 juin). On y trouve ce qui suit : « Le tribunal ukrainien a condamné à mort les deux frères Karetik... L'ainé avait été le favori du célèbre ataman Makhno, qui l'avait nommé commandant du Prokorg (1). C'était un des auteurs de pogroms les plus sanguiinaires de l'Ukraine... » etc. Or, tout cela est un tissu de mensonges.

L'ainé des frères Karetik, Semen, a été fusillé par les bolcheviks en novembre 1920, pour avoir refusé de signer un ordre qu'ils lui proposaient de signer à son insu et à l'insu du Conseil Révolutionnaire des insurgés makhnovistes ; cet ordre enjoignait à la première armée des insurgés de déposer les armes devant l'armée rouge bolcheviste. Il est donc impossible que le tribunal bolcheviste l'ait jugé actuellement, en 1926.

Les deux frères Karetik ont toujours honnêtement combattu dans les premiers rangs des insurgés makhnovistes, côte à côte avec les travailleurs juifs, lesquels étaient nombreux dans l'armée révolutionnaire paysanne de ces insurgés. Tous ensemble, ils combattaient pour la liberté et l'indépendance de tous les travailleurs, sans distinction de nationalité.

L'ainé, Semen Karetik, a été mon auxiliaire direct depuis la fin de 1919 ; avant cette époque, il avait occupé divers postes de commandement importants. Et pas un seul, parmi les Juifs ukrainiens qui l'ont connu (à l'exception des bolcheviks, bien entendu), qui, en calomniant les makhnovistes, poursuivent consciencemment un calcul de parti) ne l'appellerait fauteur de pogroms. Il a été un de ceux, au contraire, qui ont lutté contre les pogroms non seulement en paroles, mais par des actes, exterminant les pillards et les assassins antisémites. Son nom était connu, à ce titre, non seulement parmi les insurgés, mais bien en dehors d'eux, sur la vaste étendue de l'Ukraine.

L'avenir apprendra au monde du travail l'histoire de la lutte contre l'antisémitisme et les pogroms en Ukraine, menée par les insurgés makhnovistes. Alors les travailleurs connaîtront également le rôle dans cette lutte des deux frères Karetik, de l'ainé surtout, et ils diront à l'adresse de leurs calomniateurs ce que je leur dis maintenant : que seul un bavard irresponsable ou un menteur conscient peut traiter Semen Karetik de l'auteur de pogroms.

(Le 30 juin 1926.)

**UNE NOUVELLE C.G.T.**

Dans le dernier numéro du *Libertaire*, mon ami Lentente ouvre le feu sur une question que je trouve intéressante, d'actualité et même urgente.

Il y a trois ans, j'ai tenté de poser la même question, mais avec regret de battre en retraite, sans y renoncer, évidemment.

Le temps n'était pas venu pour cela.

Aujourd'hui, l'article de Lentente favorable à la C.G.T. vaut-il à signaler que les temps sont changés ?

Depuis quelque temps, j'ai cette conviction, fortifiée par les derniers renseignements provenant de province. Oui, il y a quelque chose de changé. Le syndicalisme travaille à trouver sa véritable physionomie et il est temps.

L'après-guerre fut caractérisé par un vent de colère contre la C.G.T. Malheureusement, les militants — même les plus clairvoyants — se bornèrent à faire le procès des individus, alors que dans l'intérêt du mouvement révolutionnaire en général, on devait faire le procès sur la plate-forme du syndicalisme lui-même. Le syndicalisme faisait défaut à la conception internationale de la révolution, de sorte qu'il manquait à cette force révolutionnaire le pilier destiné à soutenir tout le poids de l'édition idéologique. La faillite du socialisme entraîna celle du syndicalisme.

Le socialisme, cantonné dans son autonomie nationale, perdu dans la collaboration de classe qui eut pour conséquence la participation à la guerre pour le triomphe du socialisme ; le syndicalisme, qui voyait où était le sort du socialisme, ne fut pas à la hauteur de sa tâche.

Le syndicalisme français est basé sur la *Charte d'Amiens*. Cette Chartre est apostolique, c'est-à-dire qu'elle est contre les partis et les sections (anarchistes). Elle est donc capable de donner au syndicalisme un programme de démission et de reconstruction sociale en dehors de l'anarchisme et du socialisme.

Aujourd'hui la Chartre d'Amiens est défendue par les anarchistes (pas tous, évidemment), par la C.G. T. et par une certaine catégorie de syndicalistes purs. Tous contre la politique et les politiciens, très bien, car la politique, comme disait Machiavel, est l'art de gouverner, et qu'il est nécessaire d'escrêve économie, intellectuel et moral.

Mais qu'on laisse attention à l'exagération et la contradiction de la réalité.

L'Etat est un organisme politique. Par conséquent toute lutte pour l'affranchissement est une lutte politique et sociale en même temps. La liberté elle-même est une conception politique, car elle tend à l'autogouvernement de l'individu. La politique, qui tend dans le sens de lutte contre l'Etat, et pour la conquête de l'Etat, est inseparable de l'économie, comme l'anarchisme est inseparable du communisme et le bien-être de la liberté.

Si seulement on veut créer un mouvement syndicaliste révolutionnaire digne de cet adjectif, qu'on débarrasse les syndicats de l'esprit corporatiste (donc antirévolutionnaire) dans lequel on tombe si l'on voulait placer exclusivement sur le terrain économique.

On peut comprendre la lutte contre les partis politiques, car tous les cherchent à dominer et à perpétuer ce qu'on le veuille ou non — l'exploitation de l'homme sur l'homme, mais on ne peut pas comprendre la résistance des syndicalistes purs à l'anarchisme.

Un syndicalisme antipolitique, anticapitaliste et révolutionnaire, est incompréhensible en dehors de l'esprit anarchiste.

Une troisième C.G. T. est-elle nécessaire ? Non seulement elle est nécessaire ; elle est indispensable, et cette indispensabilité devient toujours plus présente. Les révolutionnaires ont réagi contre l'esprit collaborationniste et réformiste de la C.G.T. de la rue Lafayette, car même le réformisme est une blague et la collaboration est une honte. Ils ont réagi contre la C.G.T.U. depuis qu'elle est aux ordres de Moscou, car la dictature est en opposition à l'esprit de liberté et d'émancipation qui doivent être à la base de la lutte syndicale.

Mais, de sanglante qu'ont-ils fait ? Pas grand chose. Ils se sont bornés à réclamer l'autonomie syndicale, même l'obtien, mais l'autonomie très bonne pour la vie, devrait être une réalité pour la lutte, par le fait qu'elle replace les syndicats dans l'esprit de corporation d'où ils doivent sortir s'ils sont révolutionnaires.

Une troisième C.G.T. est un danger pour l'unité ?

Mais soyons raisonnables. L'unité est une belle chose, mais est-elle possible ? Les mouvements sérieux quels qu'ils soient, ont des finalités, des buts doctrinaires bien définis.

Les réformistes ne croient pas à la nécessité de la révolution et ils sont pour la transformation sociale, moyennant la collaboration de classe (!) ; les bolcheviks (pourquoi continuent-ils à les appeler communistes, quand les faits sont là pour démontrer qu'ils sont les adversaires les plus acharnés du communisme ?) sont pour la conquête de l'Etat et les révolutionnaires sincères savent très bien ce que ça veut dire.

Enfin, les anarchistes et les syndicalistes révolutionnaires sont pour l'abolition immédiate et radicale de l'Etat. Ces trois points de vue sont-ils unitaires ? Le passé et le présent nous disent que non ; l'avenir nous en dira autant.

L'unité réclamée à coup de grosse-caisse par les bolcheviks (si on suivait la diplomatie de Moscou, on saurait bien pourquoi) est la plus dégoutante comédie, car dans tous les pays ils sont les véritables agents de la scission.

L'unité possible, celle qui seule pourra venir, est celle qui renverra les syndicalistes révolutionnaires et les anarchistes pour la lutte à fond contre la domination et l'exploitation de l'homme sur l'homme, pour bâtrir une société qui ait pour devise : Bien-être et paix.

Que les anarchistes et les syndicalistes (pas les opportunistes) ne gaspillent plus leur temps, pour réaliser le front unique des travailleurs contre l'exploitation patronale de plus en plus brutale et contre toute sorte de dictature, qu'ils aient le courage d'être des scissionnistes.

C'est la seule façon de redonner au prolétariat l'espérance révolutionnaire de faire revivre dans les syndicats l'esprit bakounien.

Y., du S. U. B.

**Pour la diffusion de notre manifeste**

Vingt-cinq mille exemplaires de notre manifeste viennent de nous être livrés par notre imprimeur. Ce n'est que la première tranche d'un gros tirage dont la commande finale sera faite à l'éditeur dès que nous aurons remarqué l'emplacement des groupes et des camarades isolés à répandre les vingt-cinq mille.

D'autres besoins appellent l'attention des anarchistes et le Comité d'Initiative de l'U.A.C. met à l'étude divers projets qui ont pour but d'intensifier la propagande. Il les soumettra aux groupes dans un délai très rapproché. Mais auparavant il désireraient que les décisions du congrès d'Orléans soient connues en dehors du cercle des anarchistes. Il compte sur les adhérents de l'U.A.C. et ses nombreux sympathisants pour que ce travail de préparation à toute l'action anarchiste soit mené rondement.

Que les uns et les autres, sans exception, fassent donc parvenir le plus vite possible au camarade P. Odéon, 9, rue Louis-Blanc, leurs demandes.

Que les moins « mousards » d'entre eux nous adressent quelque argent dont le montant sera expédié en manifester aux groupes et individualités moins « fortunées ».

Prix des manifester (franco de port) : le mile : 40 fr. ; le cent : 5 fr.

**LES LIVRES**

**VIVE L'ARMÉE !**, par Georges de la Fouchardière, aux Editions Montaigne ; 1 vol. 12 francs. A la librairie Sociale, franco 12 fr. 25.

**EN PROVINCE****LIMOGES**

Le lock-out des porcelaniers de Limoges s'est terminé par la réouverture des usines. Une minime augmentation qui avait été consentie avant la morte des ouvriers est maintenue. En fait, le patronat n'a pas gagné, puisque les 24 calibres de la T. Hausrinde qui étaient en grève et qui à cause de cela firent décreté le lock-out par solidarité patronale sont restés en grève. Les ouvriers ont intégré les usines, mais le problème de la vie chère se pose à nouveau pour eux, il sont en pourparlers sur de nouvelles revendications. Toutefois, la méthode patronale qui a commencé à épouser la résistance ouvrière pour battre nos camarades à la faveur du déroulement, échouera totalement.

Nos camarades céramistes sont animés d'un esprit de combativité remarquable. Si le patronat n'avait pas cédé, des actions viriles auraient certainement se produire. Nos camarades savent bien que les grèves partielles sont le prélude de la grève générale expropriatrice. Qu'ils s'y préparent en développant la combativité de chacun, en éduquant les travailleurs, car la révolution ne se fera pas sans organisation et sans cohésion.

Jean Peyroux.

**MONTPELLIER**

Conférence Léon Jouhaux

Grâce aux manœuvres des communistes présents à cette réunion, il a semblé au public non initié que Jouhaux était dans l'impossibilité de présenter sa défense, alors qu'il avait été peut-être plus politique de la laisser s'expliquer sur certaines questions.

Ce qui est visible, c'est de relever dans les quelques mots qu'a pu dire Lapierre, son lieutenant, que les méthodes réformistes sont les meilleures, alors que dans une brochure parue en 1913, Léon Jouhaux écrivait : « même les avantages obtenus par entente entre patrons et ouvriers ne sont pas intéressants, car ils s'établissent au détriment des consommateurs, dont les travailleurs forment la majorité ».

Il est fort dommage de n'avoir pu demander à la C. G. T. comment s'explique l'accusation portée contre les réformistes par Gaétano Salimbeni dans un article tout récent de la « Vérité », en termes qui ne laissent aucun doute sur l'esprit : « Après le 20 août 1920, si les chefs de la C. G. T. avaient souhaité un coup décisif, le moment était venu de le tenir, il suffisait d'un ordre de grève générale et l'occupation des services publics ; au lieu de cela les chefs de la C. G. T. s'opposèrent avec acharnement à la proposition des anarchistes et des communistes, d'étendre la crise et de lui donner un but révolutionnaire. Après une journée et demi de discussions passionnées, les réformistes l'emportèrent par 512.245 voix contre 409.895.

Et il est été plaisant d'écouter les explications du chef de la C. G. T. française au sujet de la récente visite qu'il fit à M. Poincaré, car étant ennemi de la diplomatie secrète, il nous a dévoilé les conversations échangées.

Au lieu d'attaquer Jouhaux sur telles bases, les communistes demanderont la parole un quart d'heure sur la question de l'unité. Leurs orateurs parleront vingt minutes et ils feront ensuite un tel chahut que l'on fuit dans l'obligation de lever séance, ce qui può faire croire à certains que Jouhaux n'avait pu s'expliquer, ou que sa défense était embarrassante pour les communistes puisqu'ils l'empêchaient de la présenter. Pour nous, nous pouvons croire à un syndicalisme tel que le créent Pouget et tant d'autres de nos camarades, mais ces disputes autour du fantôme confédéral donnent l'impression de deux chiens se disputant un os, pendant que la bourgeoisie sourit, certaine que ces querelles rendent anodines les forces révolutionnaires du prolétariat.

René Ghislain.

**TOULOUSE**

FACE AUX FASCISTES, TOUS LES CHEFS POLITIQUES SE DEGONFLENT

Devant le succès obtenu lors de leur grande manifestation catholique du 10 avril 1925, nos fascistes toulousains ont bon de mobiliser à nouveau leurs forces. C'est ainsi que le 5 août ils organisent une réunion privée dans la salle de l'Olympia, où deux jeunes maquereaux ferment l'apologie du régime de terreur qu'ils se proposent d'instaurer.

Sûrement ils ne comprenaient pas sur la présentation des travailleurs. Les unitaires et les confédérés qui ont leur siège non loin de là, tenaient également leur réunion à l'occasion du festival et avaient l'intention de manifester devant l'Hôtel de Ville. Mais les anarches du groupe de Toulouse sont pas partisans d'une manifestation platonique, intervinrent pour tenter d'organiser une levée de boucliers face aux fascismes. Malgré les chefs politiques U. D. U., nous réussissons en peu de temps à faire cesser leurs discours démagogiques et à entraîner la masse des auditeurs. Devant ce premier succès, nous nous rendimes chez les confédérés et il en fut de même, 2.000 à 3.000 manifestants sont dans la rue, en l'absence des chefs politiques ; en tête les copains de Toulouse y passent et ouvrent la marche vers le lieu de la réunion fasciste, aux cris vigoureux de : « Assassins ! ». Arrivés devant le lieu gardé minutieusement par la filiale, les fils communistes (car ils les ont déjà) tentent vainement de faire circuler pour aller ailleurs, car sûrement là c'était trop dangereux, et c'est alors que l'on vit les super-révolutionnaires avec leurs chefs en tête, associés dans leur retrifile aux réformistes, aller querler : « A bas le fascisme ! » là où ils étaient sûrs de ne pas être trouvés.

Desbordant les fils communistes et leurs chefs ainsi que les fils bourgeois, les anarches réussirent à maintenir un courant et une masse agissante, décidée à démonter à ces macaques que l'on n'était pas encore près à subir leur régime de terreur et de sang.

C'est ainsi que nous tentâmes un assaut sur les portes de l'Olympia, verrouillées comme une Bastille, premier contact avec les fils qui n'hésitent pas à sortir leurs armes et, pendant que les cailloux commencent à pleuvoir sur les vitres, les communistes et réformistes défilent en ville sous l'œil bienveillant des fils révolutionnaires. Les fascistes, croyant à un échec de la contre-manifestation, à la suite de ce dégonflement, essayent de sortir et les plus jeunes et les plus actifs des patriotes, arrogants et provocateurs, ayant déjà à leur victoire, ouvrent la marche. Mal leur en prit, car les anarches étaient tous là en compagnie de quelques unitaires et confédérés n'obéissant plus aux mots d'ordre et ne voyant que l'ennemi à abattre devant eux. Cette minorité agissante commence à entrer dans la salle des réunions, qui furent malmenées sérieusement ; une bagarre assez violente eut lieu devant la terrasse d'un café non loin du lieu de la réunion, et les fascistes en furent pour leur frais, car les chaises et les guéridons ne chômèrent pas.

D'après les journaux de la région, les fils débâillèrent la rue énergiquement ; c'est faux, c'est les antifascistes qui purgèrent d'eux-mêmes parce qu'il n'y avait plus de fascistes armés.

En résumé : les anarches qui n'ont pas été organisés ni disciplinés, comme disent les policiers, réussirent néanmoins à rester tous groupés et à opposer aux fascistes une résistance déchaînée. Les copains unitaires et confédérés et armés purent constater la tueuse et les guéridons

ténacité des anarches dans l'action et le dégonflement des chefs politiques.

Quand les Allemands s'avancent sur Paris, le gouvernement s'enfuit à Bordeaux ; à Toulouse, les fascistes sont à l'Olympia, les chefs communistes et réformistes sont au Capitole.

Misande.

**A SAINT-ÉTIENNE**

La Bourse du Travail la situation est difficile. Les syndicats unitaires en sont exclus depuis plusieurs mois à la suite de la constitution par leur Union départementale d'un deuxième dispensaire syndical à Saint-Étienne, alors que celui de la Bourse vit très péniblement. Le dispensaire unitaire continue en outre dans les mêmes locaux qu'avait quitté

de celles qui étaient en grève et qui à cause de cela firent décreté le lock-out par solidarité patronale.

Le lock-out des porcelaniers de Limoges

s'est terminé par la réouverture des usines.

Une minime augmentation qui avait été consentie avant la morte des ouvriers est maintenue.

En fait, le patronat n'a pas gagné, puisque les 24 calibres de la T. Hausrinde qui étaient en grève

# A travers le Monde

## BELGIQUE

Le Comité de Défense sociale avait convié la population bruxelloise au meeting qui s'est tenu le 21 août dans la salle du Lion d'Or.

Le camarade Hem Day, secrétaire de la Fédération anarchiste belge, ouvrit la séance. Marchand, du Syndicat du Bâtiment, intervint en faveur de nos deux compagnons martyrs. Un délégué de l'Union Anarchiste Communiste de France, remplaçant Loréal faisant défaut, vint appuyer la manifestation de la F. A. Belge.

Le camarade belge Adamas prit la parole en flamand. Un télégramme de protestation fut adopté et expédié à l'ambassade américaine.

Les anarchistes belges ne se contentent pas de ce meeting, ils en préparent un second pour Bruxelles et un autre pour Liège.

Sacco et Vanzetti restent le symbole international de la férocité des gouvernements. Avec l'aide de tous, nous arriverons à les arracher aux fourreaux.

Un auditeur.

## RUSSIE

Les camarades à l'étranger, — même les « camarades communistes », puisque la vérité leur est constamment cachée — livrent certainement avec intérêt quelques extraits du dernier discours de Dzerjinski, prononcé à la séance plénière du C.C. du P.C.R. le 20 juillet 1926, trois heures avant sa mort. Le discours fut publié par les journaux de Moscou, car c'est un réquisitoire de la majorité staliniste du C.C. contre l'« opposition ». Autrement, il ne serait certainement pas publié, car c'est une preuve éclatante du gâchis où se trouvent les affaires en U.R.S.S. C'est pour cette raison, sûrement, qu'on ne le publie pas dans la presse communiste étrangère. Ça ferait un très mauvais effet, sans les avantages que sa publication présentait en Russie, dans la lutte contre Kamenef et Piatakoff, Dzerjinski et les autres. Toutefois, d'après les informations que nous possérons, le discours ne fut pas publié en entier, même dans la presse communiste russe : certains passages en furent enlevés. Sur ces passages, qu'on nous dit avoir été enlevés, nous ne publierons qu'un seul, voulant être à l'abri, même d'une possibilité de démentie. Toutes les autres citations sont empruntées textuellement à la presse de Moscou. Elles sont déjà assez édifiantes.

Début du discours : « Camarades, je dois avouer que ce qui m'étonna énormément, ce fut l'ignorance complète témoignée par les camarades Kamenef et Piatakoff dans le rapport de l'un et les compléments au rapport fait par l'autre ; ce fut leur méconnaissance totale des problèmes qu'ils traitèrent ici... Or, l'un d'eux est commissaire du peuple au commerce ; l'autre, vice-président du Conseil Economique Supérieur... »

En plein débat. — Je vais vous dire les indices de l'exercice passé, dans le commerce privé, pour les objets de première nécessité. Au 1<sup>er</sup> octobre 1923, lorsque nos prix de gros étaient très élevés, la majorité dans le commerce privé fut de 8 % seulement ; elle était de 40 % au 1<sup>er</sup> octobre 1924, et de 51 % au 1<sup>er</sup> octobre 1925. Où sont donc les 62 % dont on a parlé ?... Ensuite, nous avons, mois par mois : 54 pour cent, 58, 56, 56, 57, 62 pour cent... »

Réplique de Piatakoff : « Je dis, 60 % en moyenne... »

Dzerjinski : « Le camarade Piatakoff a déjà manifesté son épaisse ignorance, c'est pourquoi il lui est permis de crier... »

Réplique de Dzerjinski : « Et vous, vous avez toujours gardé le silence, camarade Dzerjinski... »

Dzerjinski : « Voici ce que je pense. Depuis plus d'un jour, déjà, vous êtes témoins de ce fait, que la minorité veut faire déséquilibrer la majorité. Donc, je ne préterai aucune attention à ces répliques, car plus nous prêtons l'oreille à ces boudantes, plus nous donnons à l'opposition la possibilité de désorganiser notre travail... »

En pleine colère. — Dzerjinski : « Ne savez-vous donc pas, camarade Kamenef quel est le rapport entre les prix de vente du paysan et ceux auxquels il obtient les produits industriels ? Ne devons-nous pas porter notre attention de ce côté ? Quel est le problème ? De quoi s'agit-il ? Nous avons comme réponse, le programme du camarade Piatakoff, programme absurde, antisoviétique, antiouvrier... »

En pleins aveux. — Dzerjinski : « Pourquoi le camarade Kamenef ne nous raconte-t-il pas ici, ne nous a-t-il pas raconté quels frais généraux formidables, insensés furent payés par nos institutions de stockage du blé ? Pourquoi ne nous a-t-il pas dit que ces prix exorbitants sont dûs, non pas à la prétendue accumulation de capitaux dans le commerce et l'industrie, mais à ce que nous dirigeons notre économie nationale d'une façon terriblement maladroite ?... »

Je vais dire encore une chose. Puisque le camarade Piatakoff se plaint de ce que je m'occupais de son domaine, je m'occupera du mien où je suis président : de celui des métiers. Il s'avère actuellement que nous avons gaspillé inutilement, cette année, 45 millions de roubles dans la section des métiers. Oui, nous avons gaspillé 45 millions de roubles pour toute sorte de provisions et pour des produits importés hors le programme ! Et si vous regardez de près tout notre appareil, tout notre système d'administration, si vous regardez notre bureaucratisme inouï, notre renne-ménage fantastique, devant servir à faire harmoniser ceci et cela, — que direz-vous ?... Quand je vois tout ça, l'effroi me gagne. Plus d'une fois, je venais chercher le président du Conseil de Travail et de Défense, et aussi le président du Conseil des Commissaires du Peuple, et je leur disais : donnez-moi ma démission, ou bien donnez-moi le commissariat du commerce, ou alors donnez-moi un service à la Banque d'Etat, ou encore l'un et l'autre, car il y a tant de zèle d'harmoniser qu'aucun problème ne peut être résolu, qu'il n'y a pas moyen de travailler ainsi... »

En pleins compliments. — Dzerjinski : « Camarades, quand la question se pose : « qui l'emportera », et pour le compte de qui, — que notre commissaire du commerce veille à ce que celui s'enrichisse dont nous avons besoin, mais qu'on ne nous dise pas de cette tribune que les paysans en général s'enrichissent... »

Réplique de Kamenef : « Pour que Dzerjinski ne gaspille pas inutilement 45 millions de roubles... »

Dzerjinski : « Oui, oui, pour que Dzerjinski ne gaspille pas inutilement 45 millions de roubles... »

Kamenef : « Vous êtes commissaire du peuple depuis 4 ans déjà, et moi, depuis quelques mois seulement. »

Dzerjinski : « Vous le seriez depuis 44 ans et ne seriez bon à rien (hilarité), car vous vous occupez, non pas à travailler, mais à politiquer... »

Dzerjinski : « Je sais bien que le commissaire du commerce, c'est Kamenef. Je sais aussi que le camarade Kamenef ne fait que courir de tous côtés. Si l'on le regarde travailler, il ne travaille pas comme il faut, il ne fait que tournoyer sur place... Il faut savoir faire des propositions réelles, au lieu de faire de la démagogie... »

Dzerjinski (à Piatakoff) : « Vous êtes le

plus grand désorganisateur de l'industrie... » (Réplique de Dzerjinski, mal entendue).

Dzerjinski continue : « Bien entendu, tout ce qui est bon ne vient que des partisans du camarade Trotzki, et tout le mal vient de ceux qui ne sont pas d'accord avec lui. »

Dzerjinski (à Bakaleff) : « Je ne réponds pas à vos vétilles... C'est le Comité Central du parti, qui m'a désigné pour ce travail. C'est pourquoi, je rejette votre observation... »

En conclusion. — Dzerjinski : « Vous voyez bien que tous les arguments et raisons qui furent présentés ici par notre opposition, sont basés, non pas sur des données concrètes, sur des faits, mais uniquement sur le désir d'empêcher à tout prix le travail créateur poursuivi par le Bureau Politique et le Comité entier. »

Et maintenant, citons la vive altercation entre Dzerjinski, d'une part, Trotzki et Piatakoff d'autre part, qui ne figure pas dans le compte rendu officiel, mais qu'on nous cite, de même que beaucoup d'autres passages des débats, comme ayant été enlevée par la censure.

Dzerjinski : « Si j'avais été prévenu en temps opportun de votre meeting clandestin dans la forêt, j'y aurais dépêché deux régiments de G.P.U. avec des mitrailleuses, et ils vous auraient tous anéantis... »

Trotzki : « Oh ! Oh !... »

Piatakoff : « Gare aux tournants dangereux ! »

C'est le cas de le dire : Si non vero, è ben trovato. (Si ce n'est pas vrai, c'est bien trouvé), c'est-à-dire, c'est bien typique pour la situation des choses.

Nous n'avons rapporté ici qu'une partie minimale du discours de Dzerjinski et des altercations violentes qui l'accompagnent. Mais, ce que nous rapportons suffit déjà pour faire méditer et... conclure.

Nous avons parlé, dans une chronique précédente, de certains dessous de la crise.

La question se pose, quel est le sens profond, le sens historique des événements qui se déroulent actuellement en U.R.S.S.

Nous tâcherons d'y répondre dans notre prochaine chronique.

Voline.

## Pour que vive le Libertaire

Souscriptions reçues du 18 au 25 août

Vassal, 5 fr.; Coste, 6 fr.; un réfractaire, 1 fr.; Faucier frères, 10 fr.; Harry Casquier, 10 fr.; André, 5 fr.; Radoubé E.L., 5 fr.; René Ghislain, 5 fr.; Sertori Joseph, 50 fr.; un vieux Rémois, 5 fr.; Devry, 10 fr.; X., 2 fr.; Tumelais, 2 fr.; 20.; Schwarzman et son groupe, 10 fr.; André, 5 fr.; Puech et Escudier à Béziers, 22 francs; Georges Anet, 1 fr.; Guillot, 5 fr.; les amis du Lib. T.C.R.P. Central Championnat le Frise, 2 fr.; Donati, 5 fr.; Bouchard, 2 fr.; X., 1 fr.; Vergès, 2 fr.; Bellamy, 1 fr.; M. X., 1 fr.; R.R., 1 fr.; Trapiez, 2 fr.; Lesacq, 2 fr.; Favé, 1 fr.; Kerdisel, 1 fr.; Merret, 1 fr.; Larue, 1 fr.; Cheradame, 1 fr.; versé par Poucharaud, 10 fr.; Berret, 2 fr.; Mullet, 5 fr.; Gujon, 10 fr.; Buceron, 5 fr.; 2 Zébres, 5 fr.; Emery, 5 fr.; M.E.S., 10 fr.; Frémont, 10 fr.; Guérineau, 10 fr.; en passant, 50 fr.; Voletz, 5 fr.; Aladénis, 5 fr.; X., 1 fr.; 35; Claude à Houilles, 10 fr.; Houet, 10 fr.; le garde forestier, 1 fr.; Grupo Libertario idem, 10 fr.; Hygognon, 5 fr.; Mistura Armando, 5 fr.; Nimphore, 5 fr.; Grifred, 5 fr.; G. Voltaire, 10 fr.; Michel, 5 fr.; Brignole, 5 fr.; un copain à La Meillour, versé à Odéon, 10 fr.; Garches, 50 fr.; Rubini, 5 fr.; Nepveu, 2 fr.; Sacha, 1 fr.; Antony, 25 fr.; Henri d'Henri, 5 fr.; Marcel le Lou, 5 fr.; Toulon, 31 fr.; Dalberto, 5 fr.; Berger, 5 fr.; un copain, 4,50; Georges et Margot, 5 fr.; Margot Bianchi, 5 fr. Par chèques postaux : Michel Josselin, 20 fr.; un vieux lecteur, 10 fr.; un sympathisant de Tourouje versé par Meurant, 100 francs; Quétier, 4 fr.; 20.; Groupe de Lille, 5 fr.; Blondu, 5 fr.; Amos Roger, 5 fr.; Filliol, 5 fr.; Daniel Muri, 3 fr.; Guillet, 3 fr.; Burcklé, 1 fr.; 50 francs de Thiers, 80 fr.; Morin Alex., 2 fr.; A.O.S.P., 200 fr.; des syndicalistes, 20 fr.; Lucas Pierre, 6 fr.; Wolcke, 5 fr.; Montaguet 1 fr.; En passant, 5; un taxi 40. — Total de cette liste : 989 fr. 95.

Vient de paraître

LUIGI FABRI

QU'EST-CE QUE L'ANARCHIE ?

En vente à la Librairie Sociale, 0 fr. 50.

Éclater. Il n'y a qu'à attendre l'arrivée de l'hiver sur le front...

Hélas ! L'hiver arriva, mais la révolution ne vint pas. Nous en éprouvâmes une déception momentanée... car à cette époque, les déceptions n'étaient pas de longue durée : les nouvelles se suivaient et chassaient les doutes.

Les mois de janvier et février 1917 nous apporteront les fameux discours de Miliukov, Tchekhov et Kerensky, discours que nous nous procurâmes clandestinement.

Le désir de Protopopoff de dissoudre immédiatement la Douma donnait des forces à notre foi en la révolution proche.

Vers le 18-20 février, les symptômes de la révolution devinrent encore plus prononcés. Nos « patriotes » eux-mêmes sentaient l'approche des grands événements. Ils perdirent beaucoup de leur ancien aplomb et toute la logique de leurs sentences patriotiques. Un jour, ils affirmèrent que la Russie avait besoin des « Dardanelles » ; le lendemain, l'oublièrent ; un jour plus tard, ils disaient avoir perdu tout espoir de pouvoir faire quelque chose d'utilité sous le régime despote.

Peu à peu, ils finirent par entrer leur « patriotisme » ; ils se mirent à parler d'une république et à discuter sur le système qui serait à appliquer en Russie. Plusieurs d'entre eux commencèrent même à parler d'une paix séparée qu'il faudrait conclure après la chute du tsar. Et ceux qui, auparavant, étaient de bonne santé, déclaraient vouloir donner de leur sang pour sauver quelque officier blessé et ayant perdu le siège, n'en parlaient plus : ils étaient désillusionnés de la guerre. Ils auraient payé n'importe quel prix pour se retrouver libres, mais pas le prix de leur sang. Ils disaient être devenus plus raisonnables, ne vouloir plus répéter les bêtises d'il y a deux ans.

Les jours se suivaient. Les discussions sur la guerre cessèrent complètement. Elles céderent leur place aux discussions sur la révolution. Plusieurs parmi nous disaient que la révolution finirait par chasser du trône Nicolas-le-bête et inaugurer le régime républicain. D'autres faisaient remarquer à ce propos que la république aurait aussi besoin de prisons ; donc, la révolution n'ouvrirait

## Union Fédérative des Syndicats Autonomes

### ATTENTION AU CHOMAGE

tion du prolétariat. Il spéculera — il comptera plutôt — et non sans raison, hélas ! sur la faim pour réduire à merci les ouvriers.

Aux grèves, il répondra par des lock-outs faciles et peu onéreux pour lui. Et il n'est pas doux qu'il espère profiter de ces circonstances particulièrement favorables — pour lui — pour imposer telles conditions de travail et de salaire qu'il lui plaît de dicter aux ouvriers, dont les familles seront dans la plus noire misère.

C'est pour cela, qu'il n'y a pas d'instinct à perdre. Car, derrière toutes ces crises, apparaît le visage sardonique et grinçant du fascisme qui compte bien, à leur faveur et au cours des convulsions sociales qui ne manqueront pas de se produire, s'installer au pouvoir et généraliser son système de gouvernement, avec l'appui de la finance anglo-saxonne qui, déjà, provoque l'arrêt de l'industrie en la privant des crédits nécessaires à sa marche, en attenant de s'en emparer.

Le chômage fait partie du plan d'ensemble de nos adversaires. Étudions cela sérieusement, pour mieux nous défendre. Mais surtout, organisons-nous dans nos syndicats et à tous les degrés.

Pierre Besnard.

**Métallurgistes autonomes.** — Samedi 28 août à 21 heures, assemblée générale, salle Henri Poincaré, Bourse du Travail, Ordre du jour important.

De permanence samedi 28 : Debailly.

## Communications diverses

### COMITÉ DE DEFENSE SOCIALE

Mardi 31 août, à 20 h. 30, salle de la Solidarité, 15, rue de Meaux ; réunion de tous les camarades.

Affaires en cours

Lecture de la correspondance.

Frire à tous les camarades d'être présents.

**Groupe Théâtral.** — Adhésions et répétition mardi prochain à 20 h. 30, chez H. Guérin, 31, rue Doudeauville. Les adhésions nouvelles sont toujours sollicitées.

**Les camarades compositeurs-chanteurs** Guimette et Ginette sont à la disposition des groupes d'avant-garde pour fêtes, concerts, soirées, etc.

Ecrire Danjaume, rue Jouvenet, Versailles.

**Groupe du 11.** — Le groupe se réunit tous les mercredis, 4, rue de Ménilmontant, à 8 h. 45. Causeries éducatives.

**Groupe antifasciste de Livry-Gargan.** — Grand meeting de protestation contre le fascisme, le samedi 28 août, salle des Fêtes de la Mairie de Livry. À 20 h. 30.

Appel est fait à tous ceux qu'occupe le fascisme.

**Balade en camaraderie.** — Dimanche 29 août, balade à la Grenouillière. Rendez-vous à 9 h. 15, gare St-Lazare.

Pour les rédacteurs, descendre à Rueil ; suivre les flèches ; la dernière indiquera l'endroit d'où sortir le passeur.

Démonstration nautique.

**Gruppo P. Gorî** invite i compagni ad intervenire numerosi alla riunione che avrà luogo sabato 28 agosto al solito locale conferenza molto importante.

**Compagni di Malo, Vincenza** che abita Pavillon-sous-Bois che a lavorato alla riva Pascal, vuole dare suo indirizzo a Ciprini al Libertaire.

**Langue internationale 10.** — Le Congrès d'Emancipante Stelo, Union internationale des Travailleurs Idiotes, s'est tenu à Prague, du 31 juillet au 2 août. Y assistaient des camarades de douze pays. Toutes les discussions ont eu lieu en idi. Des rap

